

La grippe

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 6

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199901>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienna, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Notre
ALMANACH
est expédié
FRANCO
à toute personne
qui
nous envoie
50 CENTIMES
en
timbres-poste.

Feux follets.

Tout était harmonie dans cette nature automnale, lourde de mélancolie; le ciel d'un gris uniforme, les champs baignés d'un brouillard ténu. La route boueuse, bordée de bouleaux aux fûts argentés, suintait d'humidité. Perdue dans la campagne, des bouquets de sapins estompaient leur masse noire; isolé, un peuplier dressait sa haute ramure dépouillée et une haute futaie barrait l'horizon.

La nuit régnait paisible. Au loin, des bruits s'entendaient encore, animant l'immobilité du paysage; à l'orée du bois, le claquement d'un fouet, l'aboyement d'un chien de garde, le rythme sonore du marteau sur l'enclume; sur le chemin, le roulement d'un char, les grelots des chevaux, le grincement de la roue broyant les cailloux, la plainte de l'essieu. Dans une terre en labour, une charrue était abandonnée...

La lune déchira son voile avec les pointes fines de son croissant et son regard bienveillant se mira dans le soc d'acier. Semblable à des yeux, des étoiles clignotèrent. La nuit se fit plus paisible et le silence enveloppa de sommeil les choses...

Dans le grand cimetière, les cyprès élèvent leurs quenouilles noires; les pierres des tombeaux paraissent plus blanches sous la pâle clarté, et les statues de marbre, roides dans leur nudité, semblent songeuses et plus tristes dans la brume de la nuit. Sous le porche, un Christ saigne son agonie.

Onze heures va sonner. Tout dort. Sur la grande route, une vieille toute ridée, tête nue, avec des cheveux gris cendré, s'appuie sur une béquille. Misérable en sa mise de pauvre paysanne, elle n'écoute rien, elle n'a peur de rien. L'envolée d'un oisillon, la chute lente d'une feuille jaunie, le craquement d'une branche, elle ne le voit ni ne l'entend. Bientôt, elle atteint le cimetière; la clé grince dans la serrure, la grille tourne sur ses gonds et la cloche d'appel tinte, tandis que le son grêle s'évanouit dans la plaine.

La vieille suit l'allée principale, ne regarde ni à droite, ni à gauche, semble sommeiller et s'en aller poussée par un être invisible. Brusquement, elle s'arrête près d'une tombe. Une croix, un cyprès, un buis et des immortelles

étaient les seuls ornements. La paysanne regarde, cache son visage dans ses mains, reste morne et accablée.

Depuis deux mois, chaque soir, à la même heure, elle suit la même route, la même allée; elle s'assied à la même place, pleure dans la même attitude. Son mari, qui l'a tant aimée, repose en cet endroit sous la terre humide. Ils avaient vécu trente-sept ans dans la plus douce intimité; point de querelles, point de disputes; jamais un trouble, ni un reproche. Et voici qu'une courte maladie le lui avait arraché à onze heures de la nuit. Elle avait beaucoup pleuré; elle ne s'était pas encore résignée; son chagrin l'emporterait, ne cesserait qu'avec elle. Et depuis lors, malgré les conseils des paysans qui redoutent la rencontre des âmes mortes et des feux follets, chaque soir, par le vent, par l'orage ou par la pluie, par les nuits claires où palpitent les étoiles, comme par les nuits sombres, elle s'en venait au cimetière, pour arriver lorsque l'horloge du village sonne dans le lointain ses onze coups.

La lune se cacha, les étoiles pâlirent. La nuit se fit plus sombre et le silence plus rigide.

Un malaise subit étreint la vieille. Elle frissonne. La frayeur et l'angoisse se peignent sur sa face amaigrie. Anxieuse, elle regarde. Rien ne bouge. Pourtant des bruits confus frappent son oreille; elle écoute; tout est silence. Le feuillage ne bruit même pas sous la caresse de la brise.

Un tremblement nerveux secoue maintenant la pauvre âme; son oreille croit distinguer le bruit d'os qui s'entre-choquent. Avec plus d'ardeur, plus de dévotion, elle égrène son chapelet; elle répète les signes de croix pour conjurer l'esprit malin. Mais l'obsession se prolonge et son imagination travaille. Elle voit alors des flammes rousses, des langues violettes vaciller sur les tombes, danser sur les sépulcres, bondir sur les fleurs, s'éteindre, se rallumer, effleurer son visage, trembler sur ses cheveux, lécher ses vêtements: les feux follets! Mais la flamme se perd au-delà des murs et disparaît...

Puis une vision plus étrange, une hallucination plus horrible. Les tombeaux s'ouvrent, les morts sortent, couverts de leurs linceuls, les têtes roulent dans les fossés, les squelettes se donnent la main, dansent et l'entraînent dans leur ronde macabre.

La vieille éclate de rire et ce ricardement de folle se perd au loin comme un râle...

Aux pieds de la paysanne, la terre est remuée; du trou béant s'élève une ombre. La vieille se met à courir, se cognant contre les bornes, heurtant les croix, piétinant les fleurs. L'ombre la poursuit avec une plainte irritée, l'arrête et la regarde par-dessus l'épaule. Elle reconnaît son mari dont la barbe, blanche et inculte, retombe sur la poitrine. La vieille se retourne, sent sur ses lèvres un baiser glacé, pousse un cri et tombe...

... Impassibles, les cyprès élèvent leurs quenouilles noires; les pierres des tombeaux blanchissent sous la pâle clarté; roides dans

leur nudité, les statues de marbre songent dans la nuit, et sous le porche, le Christ saigne son agonie...

Le lendemain, jour des saints Anges gardiens, le jardinier trouva, morte dans le cimetière, une vieille femme, et les paysans ont chuchoté les uns aux autres: « Les feux follets! »

HENRI THUILLARD.

Rupture.

Puisque tu veux que nous rompions,
Que, reprenant chacun le nôtre,
De bonne foi nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre;
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre les baisers si doux
Que je te donnais à centaines;
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de la part tu ne reprennes
Tous ceux que je reçus de toi.

FURETIÈRE.

La grippe.

Sur la place de la Riponne, samedi dernier.
M. Piorret, 45 ans, rentier. Est emmitouffé dans une pelisse qui le fait ressembler à un ours. Mine renfrognée.

M^{me} Belosse, 50 ans, petite, boulotte, vive et gaie. Un panier au bras.

M. PIORRET. — Bonjour, madame.

M^{me} BELOSSE. — Eh! c'est vous, monsieur Piorret; je ne vous reconnaissais pas sous votre fourrure. Comment allez-vous?

M. PIORRET. — Mal. La grippe m'a pincé il y a trois semaines et elle ne me lâche pas.

M^{me} BELOSSE. — Mais c'est vous qui allez là lâcher; vous savez que ça ne dure jamais plus longtemps.

M. PIORRET. — Non, voyez-vous, je sens que je resterai grippé jusqu'à la fin de mes jours. Les bronches sont entièrement prises. (*Il toussé.*) Heu!... heu!... heu!

M^{me} BELOSSE. — Ne dites donc pas des bêtises. Un bol de tisane pectorale bien chaude va vous faire passer ça en quarante-huit heures... Mais j'oublie de vous demander des nouvelles de M^{me} Piorret et de vos grands garçons.

M. PIORRET. — Grippés, tous. Ils ne souffrent cependant pas autant que moi. Ma femme a beau garder le lit, elle ne connaît pas ces horribles maux de tête qui vous abrutissent littéralement. Figurez-vous, madame, que je suis incapable d'écrire, de lire, de penser; mon cerveau est comme paralysé... Et toujours cette maudite toux... heu!... heu!...

M^{me} BELOSSE. — Je vous plains de tout mon cœur, vous et les vôtres, et si M^{me} Piorret n'a pas condamné sa porte, j'irai lui serrer la main dimanche. En attendant, soignez-la, monsieur Piorret, cela vous fera oublier vos maux.

M. PIORRET. — Heu!... heu!... heu!... Comment voulez-vous que je les oublie? Vous qui n'avez jamais été malade, vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir les membres moulus, brisés, en marmelade.

MME BELOSSE. — Tout cela passera, mon cher monsieur, et plus vite que vous ne croyez. Vous vous promenez déjà au marché, la convalescence est donc en bonne voie. Gageons que d'ici à huit jours vous allez reprendre vos grandes courses à pied. Où porterez-vous en premier lieu vos pas : sur les rives de la Venoge, à la tour de Gourze ou bien chez vos amis de Lavaux ?

M. PIORNET. — Non, je n'irai plus courir les champs ni le vignoble. Je sens bien que c'est le commencement de la fin... Heu !... heu !... heu !... Il me semble que tout mon organisme est empoisonné... Heu !... heu !

MME BELOSSE. — Ne toussiez donc pas ainsi, vous vous irritez la gorge... Avec un peu de volonté, on peut fort bien se retenir de tousser... Mais puisque vous sortez tout de même, venez donc prendre le café chez nous et faire votre partie de piquet avec mon mari. Il sera enchanté de vous revoir. Vous n'ignorez pas qu'il se désole à l'idée que ses amis ne viennent pas assez souvent l'aider à faire de la place dans son bouteiller, et cependant, si je ne me trompe, vous avez déclaré parfait son Villeneuve 1890 ou 1895, je ne sais plus au juste l'année.

M. PIORNET. — 1890... il est unique, en effet ; les meilleurs crus ne me disent plus rien, et c'est cela surtout qui m'attriste ; car lorsqu'on ne trouve pas le vin bon, c'est... heu !... heu !... c'est décidément qu'on est bien bas.

MME BELOSSE. — Grand Dieu, que les hommes se frappent aisément ! Dites tout d'un temps que vous êtes mort, mon cher monsieur ! Mais c'est vous qui nous enterreriez tous ; vous êtes taillé pour vivre un siècle ; vous fêterez le deuxième centenaire du canton de Vaud, en l'an 2003.

M. PIORNET, *sèchement*. — Madame Belosse, je vous aime beaucoup ; mais vous me permettez de trouver vos plaisanteries de mauvais goût. Je vous certifie... heu !... heu !... que je n'ai plus beaucoup de jours à passer en cette vallée de misère.

MME BELOSSE. — Ne me faites donc pas pleurer, vous savez que j'ai l'âme sensible... Tout de même, je sais bien des gens qui voudraient être aussi valides que vous.

M. PIORNET. — Valide ! moi ?... Ah ça ! madame Belosse, vous ne voyez donc pas que je ne suis plus... heu !... heu !... que je ne suis plus que l'ombre de moi-même... Je ne mange plus rien...

MME BELOSSE. — Rien du tout ?

M. PIORNET. — Moins que rien. Ainsi, tenez, voilà huit jours que je me contente, à mon déjeuner, d'un lait de poule au cognac ; que je ne prends, à midi et le soir, qu'un bouillon et du blanc de poulet, du poisson ou de la cervelle, et qu'entre ces maigres repas je n'ai pour me sustanter qu'un œuf ou deux et des biscuits arrosés d'un verre de Bordeaux... Ah ! ma chère madame Belosse, je suis bien malheureux... Heu !... heu !... heu !

MME BELOSSE. — J'en conviens, mon pauvre monsieur Piornet... Mais songez aux malades qui n'ont ni blanc de poulet, ni biscuit, ni lait de poule, ni Bordeaux !

M. PIORNET. — Ils mangent autre chose, tandis que moi... heu !... heu !... je ne puis pas manger autre chose, l'appétit me fait défaut. J'ai beau prendre régulièrement mon vin de quinquina...

MME BELOSSE. — Laissez là votre vin de quinquina et faites-vous servir à tous vos repas, comme entrée, du hareng mariné. Au bout de quatre jours de ce régime, vous aurez une faim de loup... Mais je me sauve ; je n'ai pas encore fait le quart de mes emplettes... Au revoir, cher monsieur, ne pensez pas trop à votre grippe et elle vous oubliera à son tour.

M. PIORNET. — Adieu, madame, adieu et bon



« au revoir »... Les gripes comme celle qui me tient tuent toute espérance... Heu !... heu !...

MME BELOSSE, *s'éloignant*. — Ne toussiez donc pas, gros enfant !

M. PIORNET, *à lui-même*. — Encore une de ces personnes dont l'impudente santé insulte aux maux d'autrui. Heu !... heu !... heu ! V. F.

Cancons.

Quel est l'heureux mortel qui n'eût jamais maille à partir avec ces insinuations parties on ne sait d'où et lancées à tout venant ?

Riches et gueux, probes et impropres, gens bien et gens mal, tous ont souffert peu ou prou de quelque cancan ; tous ont maudit, ou seulement déploré ce triste besoin de badauds avides, à curiosité malsaine, qui s'occupe de tous et de tout au monde.

Mais, qui donc aussi n'a prêté la langue — oh ! sans penser à mal souvent — pour glisser dans l'oreille d'un « ami sûr » un fait, un mot insignifiant de monsieur N'importe-qui, ajoutant un commentaire malin, quelque sous-entendu grossi d'un geste, d'un doigt levé, d'un hochement de tête, d'un pli aux lèvres ?

Entre deux tasses de thé, entre deux verres de vin, ou en faisant trois pas dans la rue, il semble si naturel de parler des autres ! C'est un besoin.

Au salon, dans la rue, que la conversation languisse, vite on la ranime par un : « On m'a dit... J'ai appris que monsieur... » Les regards s'animent, les sièges se rapprochent ou la promenade se ralentit. Et, comme honteuse de cette coupable faiblesse, la voix se fait plus humble et chuchote à l'oreille... Les petits potins courent, trottent, galopent et grossissent à l'envi.

On se quite naturellement avec un : « Gardez-ça pour vous ! Personne n'en sait rien ! »

Mais les potins sont dans l'air. Bientôt toute la ville les connaît, les répète ; toute la ville commente, discute, explique et amplifie.

C'en est fait, monsieur N'importe-qui, vous êtes connu de tout le monde, sans connaître personne ; votre nom est quasi célèbre, quoi que vous ayez fait pour vivre ignoré ; et, partout, vous portez de face, de dos, de profil, de toutes les manières enfin, une enseigne, une épithète malsonnante ou railleuse, franchement méchante parfois, rarement élogieuse, jamais juste.

C'est un plaisir et le seul que savent s'accorder certaines gens qui passent leur temps à causer de leurs semblables ; c'est une distraction pour tout le monde de relever ces jugements nés d'un rien.

Mais bah ! « Si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde ! » S. G.

Tu ne déroberas point !

Il y a demain, à Lausanne, une élection de pasteur. Plusieurs candidats se présentent. L'un d'eux, dont nous ne dirons pas le nom, afin de ne pas avoir l'air de lui faire de la réclame, a été le héros d'une scène qui mérite d'être contée ici.

C'était dans un petit village du nord du canton. Depuis quelque temps, M. le pasteur constatait avec tristesse que le tronc des pauvres était vide, bien que, à l'issue du sermon, il eût régulièrement perçu le bruit des piécettes qu'y glissaient les fidèles. Il fallait donc qu'une main criminelle s'y introduisit à son tour. Qui était le voleur ? Divers indices dési-

gnaient le sacristain. M. le pasteur voulut en avoir le cœur net. Sachant que les malfaiteurs opèrent de préférence dans l'obscurité, il monta, un dimanche soir, sur sa chaire, s'assit et attendit. Quelques instants plus tard, une clef grinça, la porte de l'église s'ouvrit puis se referma et l'ombre d'un homme alla droit au tronc.

M. le pasteur avait reconnu le sacristain. Lorsqu'il l'entendit fouiller le tronc au moyen d'une baguette enlignée, il se leva doucement et d'une voix qui dut paraître au voleur celle du Père éternel au jugement dernier, il prononça ces simples mots : « Tu ne déroberas point ! »

De saisissement, le sacristain faillit tomber à la renverse. Un de ses voisins, qui le rencontra comme il s'enfuyait de l'église, déclara qu'il était pâle comme un mort.

Depuis ce soir-là, personne n'a plus tenté de voler les pauvres du village.

Actualité.



« La course à la mort » ou « la vie à la course ».

Vivè noutra libertà !

Tandis que le vent est à l'évocation de tout ce qui touche à notre histoire vaudoise, de toutes les manifestations importantes de notre vie nationale, rappelons cette vieille chanson patoise, qui a trait aux événements de 1830.

Elle fut chantée pour la première fois, dans une réunion de société, le 31 décembre 1830.

L'an mille vœu-cen et trenta, } bis.
Lo peuplio de sti canton
A signi 'na petechon
Por onna Constituenta.
La vilhe Constituchon } bis.
Dépliésai à la nachon.

L'étai vegna d'Allemagne,
De Russie, et que sa-t'on ?
De Prusse aobin dau Piemont
Et paut-être de l'Espagne.
Veni ti, mè bons amis,
Car no vollien la tzandzi.

Lo Grand Conset de Losena
Arai volliu résistà ;
Car ne se pressavé pas
De no fère bouna mena.
Promettai pour lo bounan
Mè de buro que de pan.

Lè dzeins de vela, dai veladzo
Se san d'abord rasseimblà :
« Frarés, ye no fau allà
Lau montra noutré vezadzo,
Et poui, se ne volliant pas,
Ne lè mettreit ti aò pas. »

Lo dise-voui de décembre,
A Losena sein venus,
L'étan ti bin résolus
De deré à ti stau membro :
« Vive onna Constituchon
Fabricaye à la maison ! »

L'étai per on biau dessando
Qu'on les a vu arrevà ;
Dai z'abro on a plianta
Et poui on ve to lo mondo
Autor de l'abro tzantà :
« Vive noutra libertà ! »

Noutré benin on z'u pouaire,
L'an to lo drai accordà
Cein qu'on l'aò z'a demandà,
Ein fasein quaqu'è manairé.
N'aré la Constituchon,
Fèté per noutron canton.